

ture s'arrêta devant la porte du Gleisker.

C'était une vaste maison carrée, à un étage, aux murs de granit bleuâtre, au toit gris d'ardoise. Elle formait le quatrième côté d'une grande cour défendue sur le devant par une grille de bois, peinte en blanc, élevée sur un soubassement de maçonnerie. A droite s'étendaient les écuries et les étables. En face, les granges, les hangars, les celliers. Dans un coin, le vieux puits monumental en granit, avec ses manivelles brillantes. Non loin, le pressoir à cidre avec son manège et sa grande meule, encore toute noire de pépins et de jus.

Un chemin formé de dalles grossières coupait la cour en croix. Par les jours de pluie, surtout vers les semailles, quand on porte l'engrais aux champs, il n'eût pas fait bon s'écarter du pavé. Le conseiller général "faisait valloir" ; on s'en apercevait bien.

M. du Falgouët reçut ses hôtes comme s'ils eussent été, l'un et l'autre, des amis de vieille date. C'était un petit homme d'une soixantaine d'années, au teint chaud, au nez enluminé, dont l'extrémité, largement épanouie, se perdait dans une épaisse moustache grisonnante. Il était vêtu, de la tête aux pieds, d'une étoffe de laine grise, fabriquée dans le pays, et portait la chemise solide du gentilhomme campagnard. Sa femme, comme lui petite, se rattrapait sur les autres dimensions. Avec son bonnet de dentelles blanches, sobrement orné de rubans, les rouleaux de cheveux gris qui encadraient ses joues rebondies, ses yeux restés très beaux et pleins de douceur, elle était de ces femmes dont l'évidente bonté attire à première vue.

Ce couple de braves gens vivait, depuis trente ans, dans cette demeure dont aucun enfant n'avait égayé la solitude.

—C'est bien triste pour eux, disait-on dans le pays. Mais c'est bien heureux pour nous autres.

Le fait est qu'il n'y avait guère de pauvres dans la paroisse, une paroisse

se bretonne de vingt-cinq kilomètres de tour. Même à Plounévez, le chef-lieu de canton, si une barque de pêche ne reparaisait plus, au matin d'une nuit mauvaise, ou si, au retour de Terre-Neuve, un homme d'équipage était porté manquant sur le rôle, les orphelins prenaient d'eux-mêmes le chemin du Gleisker et, quand ils en revenaient, leurs yeux étaient moins rouges.

Ce qui étonnait surtout les gens du pays, c'était la manière dont on nourrissait les domestiques. A l'encontre des ménagères avisées qui attendent, pour les servir aux gens, que les galettes de blé noir soient dures, le beurre aigre et le lard rance, madame du Falgouët bourrait son monde de crêpes chaudes, de beurre de la veille et de jambon à point. C'était une prodigalité folle ; mais, dame ! quand on ne laisse personne après soi, on peut se permettre bien des choses.

Et le cidre ! les cent barriques de la récolte y passaient. Personne n'entraît à la cuisine, ne fût-ce que pour faire signer un livret, sans en lamper une tasse ou deux.

Inutile de dire, après cela, que si monsieur du Falgouët n'occupait pas un siège à la Chambre, c'est que sa femme ne voulait pas quitter le Gleisker, et que lui voulait encore moins quitter sa femme.

Les deux voyageurs mouraient de faim, mais le service d'un dîner, chez leurs hôtes, n'était pas l'affaire d'un moment. On ne passait point à table avant que, sur les lourds réchauds d'argent, tous les plats fussent dressés, fumants, et Dieu sait s'il y en avait ! Enfin, au bout d'une longue demi-heure, la porte s'ouvrit et un serviteur indigène portant la courte veste de drap noir, aux boutons imperceptibles, serrés les uns contre les autres, annonça, que Madame était servie.

Déjà monsieur de la Humaudaye s'élançait avec une exclamation joyeuse pour offrir son bras à la femme